

Les origines idéologiques du nationalisme

Christophe Jaffrelot (Profil auteur)

Publié le 18/02/2009

commentaires 1 commentaire

Envoyer à un ami Version imprimable Augmenter la taille de la police Diminuer la taille de la police

Article issu du numéro

Consultez le sommaire du magazine Idéologies, le retour de flamme

>> Consulter le sommaire

Grands Dossiers N° 14 - mars-avril-mai 2009

Idéologies, le retour de flamme - 7€50

Je commande

le magazine - 7€50

Je m'abonne

(à partir de 6€ / mois)

J'achète

le dossier en ligne - 5 €

>> Voir tous les articles du dossier

Idéologies, le retour de flamme

Il existe deux types de nationalisme : l'un ouvert, incarné par la France post-révolutionnaire ; l'autre fermé, illustré notamment par les exemples indien et allemand. Mais, par-delà cette opposition, le nationalisme naît toujours dans le terreau du ressentiment.

Aborder le nationalisme sous l'angle de l'idéologie relève de la fausse évidence. En effet, de nombreux théoriciens de cette notion ont longtemps refusé d'interpréter ce phénomène à partir des idées qu'il véhiculait... Nous pensons, pour notre part, qu'il est essentiel de prendre en compte la dimension idéologique du nationalisme. On s'aperçoit alors qu'il existe deux

conceptions différentes de cet « isme » dont il ne faut toutefois pas exagérer l'opposition car elles partagent de nombreux points communs.

Le nationalisme se définit par l'allégeance active qu'un groupe donné prête à une nation (qu'elle soit instituée : un État-nation, ou désirée au nom du séparatisme ou de l'indépendantisme, etc.). L'allégeance du groupe est manifestée par les symboles dans lesquels ses membres se reconnaissent, par les intérêts collectifs qu'ils défendent et les traits culturels qu'ils partagent. Les critères politiques, économiques et culturels que recouvre cette définition peuvent ne pas être tous vérifiés en totalité. Il n'est par exemple pas nécessaire que les membres du groupe en question parlent la même langue et pratiquent la même religion. Mais un nombre minimum de facteurs en coïncidence est requis, le plus important d'entre eux étant le premier cité, à savoir le fait de s'identifier collectivement à une réalité politique (l'État-nation) ou à un projet national d'une façon manifeste, et pas à d'autres – voire en réaction à d'autres nationalismes. En cela, le nationalisme est une idéologie.

Or, les théoriciens du nationalisme ont souvent sous-estimé l'importance de l'idéologie dans la formation de cette allégeance nationaliste. Ainsi, l'école du « nation-building », qui s'est développée aux États-Unis dans les années 1950-1960, a regardé le nationalisme comme la conséquence logique d'un processus de modernisation. Ce processus est caractérisé par une grande intégration sociale des individus au moyen de l'urbanisation, de l'industrialisation, de l'éducation de masse, etc. La société se trouve alors « mobilisée » (1), et le nationalisme apparaît comme un sentiment collectif nouveau, une conscience naturelle d'appartenance nationale qui n'a pas besoin d'un système d'idées pour être véhiculée. Chez les tenants de cette école, l'usage du terme « nationalisme » est même un abus de langage.

### Quand les nationalistes refoulent l'idéologie

Un autre courant, celui des « instrumentalistes », utilise le mot à bon escient, mais pour faire tout autant l'impasse sur sa dimension idéologique. Pour eux, le nationalisme est un ensemble de stratégies mises en œuvre par des entrepreneurs politiques. Ceux-ci sont désireux de définir un groupe parce qu'ils pourront ensuite le mobiliser dans leur quête du pouvoir. C'est le cas d'Ernest Gellner, qui met l'accent sur la rivalité opposant les élites issues de différents groupes ethniques dont l'accès aux ressources économiques est fortement inégal (2). Tandis que Paul Brass s'intéresse davantage à la manipulation de symboles d'identité par des politiciens populistes (3). Mais tous deux offrent une même lecture matérialiste et « power oriented » du nationalisme, sa dimension idéologique n'apparaissant que comme un habillage ex post. De Karl Deutsch à P. Brass en passant par E. Gellner, la plupart des théoriciens du nationalisme se sont donc abstenus d'y voir une idéologie.

Si l'on veut changer de pied, analyser le nationalisme comme idéologie et comprendre comment une telle idéologie voit le jour, on est obligé de distinguer deux types de nationalisme : l'un ouvert, l'autre fermé. Le premier a été aussi appelé « universaliste », « politique », « libéral » ou

« territorial » par opposition au second qui fait procéder la nation de traits culturels innés (comme la couleur de la peau) ou acquis dès le plus jeune âge (comme la langue ou la religion). Le nationalisme ouvert repose, lui, sur le sentiment d'appartenance à un corps politique susceptible d'intégrer tous ceux qui habitent dans les frontières d'un État donné. Il est donc indissociable de la notion de citoyenneté qui repose sur un corpus idéologique fermement constitué où l'on retrouve les valeurs de l'individualisme (liberté et égalité), donc le projet philosophique des Lumières.

La France postrévolutionnaire, celle d'après 1789, illustre mieux que toute autre cette variante du nationalisme. Le peuple renverse la royauté pour se constituer en un corps politique souverain – d'où l'introduction du suffrage universel – qui forme une nation nouvelle, mobilisée contre les monarchies européennes : les soldats de l'an II, à Valmy, inventent alors le nationalisme de l'émancipation. La nation ainsi créée est une collection d'individus libres et égaux, de citoyens et la France s'érige alors en « institutrice du genre humain » en proclamant les droits de l'homme. Ernest Renan, dans son fameux texte de 1882, « Qu'est-ce qu'une nation ? », se fera l'écho de cette idée fondamentale pour présenter le nationalisme français comme « un plébiscite de tous les jours », un acte d'adhésion individuel à un projet collectif fondé en raison. Le rationalisme est d'ailleurs une autre source idéologique de ce nationalisme, comme en témoigne la volonté des républicains – dès 1789 – de soustraire l'homme à l'influence de la religion chrétienne.

Le nationalisme fermé – ou ethnique – procède a priori d'une démarche bien différente. D'abord parce qu'historiquement, il s'est développé en réaction au nationalisme universaliste qui, comme son nom l'indique, a vocation à s'étendre au reste du monde – cet universalisme étant le « fardeau de l'homme blanc », selon la formule de Rudyard Kipling que Jules Ferry aurait pu faire sienne pour justifier la politique impérialiste française.

### Le nationalisme ethnique

Le nationalisme ethnique est en effet né en réaction à l'expansionnisme des premières puissances européennes. Les mécanismes à l'œuvre sont ici à peu près les mêmes, que l'on considère l'Allemagne conquise par les armées napoléoniennes ou l'Inde soumise au joug colonial britannique. Le nouveau dominant – mu par un nationalisme tout neuf – suscite à la fois la crainte et le respect, le rejet et l'envie. Parmi les élites des sociétés ainsi subjuguées, comme l'explique Anthony Smith (4), certains se complaisent dans le refus de l'envahisseur tandis que d'autres cèdent à la fascination, au point de renier leur culture. Mais ceux qui inventent le nationalisme ethnique adoptent une troisième attitude : ils cherchent à réformer leur société en imitant l'intrus pour mieux lui résister. Leur réformisme revêt deux formes complémentaires. D'un côté, ils cherchent à moderniser l'équipement politique et militaire de leur société en adoptant des institutions et des technologies occidentales. L'ère Meiji offre, au Japon, une parfaite illustration de ce processus. D'un autre côté, ils s'efforcent de mettre leur tradition au

goût du jour sans se couper de leurs racines. Il s'agit là d'imiter les valeurs du dominant, à la fois pour moderniser la société, mais aussi pour recouvrer l'estime de soi – face à cet autre tellement méprisant, voire raciste – sans se renier. La solution la plus commune consiste pour l'intelligentsia des pays conquis – qui a été socialisée dans ses traditions, mais formée à l'occidentale – à retrouver dans son passé une civilisation des origines plus pure qui pourrait recouper certaines valeurs de la civilisation du dominant. La religion occupe ici une place de choix, car elle coïncide pratiquement avec la civilisation des origines et permet de mettre en avant des formes de spiritualité prestigieuse. C'est ainsi qu'en Inde, les réformateurs hindous découvrent dans l'Antiquité védique une forme de monothéisme qui leur permet de contrecarrer la propagande des missionnaires incriminant le polythéisme idolâtre de leur religion.

Ce détour par un passé fortement embelli dote les réformistes d'un âge d'or, lequel devient l'élément clé du nationalisme ethnique. Ce mythe leur permet en effet de ne plus être sur la défensive, mais d'inverser le rapport de force psychologique que leur ont imposé les Occidentaux : l'intelligentsia réformiste devient « revivaliste » et, partant, nationaliste car fière de ses traditions contre le dominant qu'il s'agit désormais d'évincer. On est en pleine idéologie. La théorie du nationalisme ethnique à laquelle nous sommes parvenus renvoie d'ailleurs à la définition particulièrement éclairante de l'idéologie donnée par Lloyd Fallers pour lequel c'est « la partie de la culture qui s'emploie activement à établir et à défendre un ensemble structuré de croyances et de valeurs (5) ».

### Une stratégie symbolique

L'idéologie nationaliste, à l'instar de toute idéologie, est par conséquent, pour reprendre l'expression de l'anthropologue Clifford Geertz, une « stratégie symbolique ». Selon C. Geertz, l'idéologie est en effet une « réponse à une tension », « une tension culturelle, ainsi que sociale et psychologique ». Par exemple, le nationaliste « ne produit des arguments en faveur de la tradition que lorsque la validité de celle-ci est mise en question. Cette opération, dans la mesure où elle atteint son but, ne ramène pas au traditionalisme naïf mais conduit à une retraditionalisation idéologique (6) ». Eric Hobsbawm et Terence Ranger illustrent bien ce phénomène à travers leur idée d'« invention de la tradition » suivant laquelle, pour légitimer une rupture inévitable – comme la modernisation des mœurs face à un colonisateur européen – , il peut être utile de puiser dans le stock invérifiable des attributs antiques d'une civilisation de manière à invoquer le trait culturel pertinent (7).

Un élément semble ici essentiel pour comprendre le nationalisme : le ressentiment. Le processus de construction idéologique qui conduit au nationalisme ethnique naît d'abord du ressentiment qu'éprouve le dominé face à l'envahisseur – physique ou culturel – qui, des bords du Rhin à ceux de l'Indus, fait irruption dans sa société. Mais on trouve aussi le ressentiment à l'origine de certains nationalismes universalistes. Si l'on revisite le cas français à cette aune, on

constate que le nationalisme des philosophes, qui inspire les révolutionnaires de 1789, n'est pas né des seules idées de liberté et d'égalité, mais aussi de la frustration des Montesquieu et autres Voltaire qui, confrontés à la vitalité intellectuelle et aux progrès politiques des Anglais, se sont trouvés piqués au vif. Liah Greenfeld reconstitue ce cheminement en partant du dépit qui habitait les élites de France après que ce pays « eut abandonné à l'Angleterre la position dominante qu'il détenait au XVIIIe siècle » (8). Selon cet auteur, les philosophes n'en réclamèrent que plus ardemment l'introduction de « réformes libérales afin de faire de la France une nation semblable à la nation anglaise ». Mais la France n'a pas réussi à devenir une nation libérale qui aurait été l'égale de l'Angleterre : ce qui a favorisé le développement d'un ressentiment de plus en plus marqué. On peut transposer ce scénario dans le temps et l'espace et considérer que l'antiaméricanisme français tel qu'il s'exprime, par exemple après la Seconde Guerre mondiale dans le discours d'un De Gaulle doit beaucoup à l'incapacité d'une nation française à vocation universelle à rivaliser avec l'Oncle Sam dans ce registre.

### Les mêmes racines historiques

L'opposition classique entre nationalisme ouvert et nationalisme fermé mérite donc d'être relativisée sous l'angle du rôle qu'y joue chaque fois le ressentiment. Leur cristallisation peut en effet être interprétée dans les mêmes termes, comme la réaction d'élites dominées et pleines de ressentiment vis-à-vis d'un autre sûr de lui et de son prestige que l'on cherche à imiter avec plus ou moins de succès. Le nationalisme universaliste « à la française » serait né ainsi, dans la confrontation des philosophes avec l'Angleterre. De même, le nationalisme allemand – plus ethnique puisque fondé sur la langue comme l'affirmait le philosophe et grand théoricien du nationalisme allemand Johann. G. Fichte – aurait vu le jour quelques décennies plus tard en réponse aux conquêtes napoléoniennes, tel un « retour de bâton mimétique » pour reprendre le mot du philosophe britannique Isaiah Berlin (9).

Mais le caractère fort comparable de leur genèse n'est pas le seul point commun que partagent le nationalisme ouvert et le nationalisme fermé. En fait, leurs idéologies sont moins contrastées qu'il y paraît : il y a de l'un dans l'autre et vice versa. D'un côté, J.G. Fichte insiste, lui, sur le fait que la langue allemande s'apprend et son nationalisme n'est pas aussi fermé qu'il se dit. De l'autre, le nationalisme universaliste à la française n'ignore pas le poids de la culture et du passé. Il suffit, pour s'en convaincre, de citer E. Renan en entier lorsqu'il écrit : « Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis (10). »

Une telle formule rappelle le nationalisme fermé de Maurice Barrès et de Charles Maurras et témoigne de l'ambiguïté fondamentale du nationalisme français. À telle enseigne que si, pour Louis Dumont, le nationalisme à la française, est universaliste, pour Pierre Birnbaum, c'est

l'autre (11). Si deux écoles de pensée s'affrontent ici, leurs racines historiques plongent dans le même terreau du ressentiment, en rapport à l'Angleterre ou à l'Allemagne d'après 1870, et les variations de l'opinion favorisent l'une ou l'autre au gré des circonstances. Le nationalisme fermé l'emporte aujourd'hui dans un contexte dominé par la hantise de l'immigration, mais ce repli n'aura peut-être qu'un temps.